UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI
(UAC)
-*-*-*-

FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES
(FASHS)
-*-*-*-

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE
(DPH)
-*-*-*-*-

MEMOIRE DE LICENCE

Fortuna et Virtù dans la conquête et la gestion du pouvoir d'Etat dans *Le Prince de* MACHIAVEL

Réalisé par :
Tchoumon I. IBRAHIM

Sous la direction de :
Dr. Mathieu ACCROMBESSI

Maître conférence des Universités du CAMES

Année académique 2022-2023

A mes parents
Dicko IBRAHIM et Mata DJODI

Remerciements

Pour avoir contribué, d'une manière ou d'une autre, à mon mémoire ou simplement à l'achèvement de mes études de licence en philosophie, je tiens d'abord à remercier Madame Ariane DJOSSOU SEGLA qui avec ses remarques et ses commentaires m'a permis d'améliorer et de mener à terme mon projet de mémoire.

Ensuite, j'adresse mes sincères remerciements à tous les professeurs intervenant au département de la Philosophie et toutes les personnes qui par leurs paroles, leurs écrits, leurs conseils et leurs critiques ont guidées mes réflexions et ont acceptées de me rencontrer et de répondre à mes question durant ma recherche.

Je remercie mes très chers parents Dicko et Mata, qui ont toujours été là pour moi. Je remercie mes frères Adam, Soumanou, Idrissou, Moussa et ma soeur Maïro, pour leurs encouragements.

Enfin, je remrcie mes amis AFFOUDA Christian, René et Adamou qui ont toujours été là pour moi. Leurs soutiens inconditionnels et leurs encouragements ont été d'une grande aide.

A tous ses intervenants, je présente mes remerciements, mon respect et ma gratitude

Sommaire

Introduction 1

Chapitre 1 : Clarification conceptuelle et contexte de rédaction de l'ouvrage 4

1.1. Fortuna et virtù 4

1.2. Aux origines de la pensée politique de Machiavel 7

Chapitre 2 : Machiavel : conquête et gestion du pouvoir 13

2.1. L'acquisition du pouvoir 13

2.2. Maniement du pouvoir 17

Chapitre 3 : Portée et Perspectives de la pensée politique de Machiavel 24

3.1. Portée du machiavélisme politique 24

3.2. Critique de la pensée politique de Machiavel et perspectives 31

Conclusion 36

Références Bibliographiques 38

Table des matières 40

Résumé

Le prince doit être prudent et prévoyant déterminé et avoir une intelligence stratégique. Mais sa principale vertu consiste à être, vaillant et fort pour maîtriser la temporalité politique dans un souci d'efficacité. Les concepts de vertu et de fortune sont centraux dans la pensée politique de Machiavel. Du latin virtù (force virile), virtù signifie vaillance, valeur, mérite. La virtù est la qualité majeure du prince, c'est une intelligence politique qui est d'abord une faculté de discernement, qui permet de triompher des obstacles conjoncturels, de la fortune (fortuna) et inspire aux princes de grandes ambitions : Il faut que le prince « ait l'entendement prêt à tourner selon que les vents de fortune et variations des choses lui commandent, et, […] ne pas s'éloigner du bien, s'il peut, mais savoir entrer dans le mal, s'il y a nécessité ». La virtù ne sert pas une vérité morale ou religieuse figée et imposée mais elle rend le prince capable de s'adapter au réel.

Mots clés : Machiavel, *Le Prince*, Pouvoir politique, fortune, virtù, Etat.

Abstract

The prince must be cautious and far-sighted determined and have strategic intelligence. But its main virtue is to be valiant and strong to master political temporality for the sake of efficiency. The concepts of virtue and fortune are central in Machiavelli's political thought. From the Latin virtu (virile strength), virtù means valor, value, merit. Virtù is the major quality of the prince, it is a political intelligence which is first of all a faculty of discernment, which makes it possible to triumph over cyclical obstacles, of fortune (fortunà) and inspires the princes with great ambitions: the prince "has the understanding ready to turn according to the winds of fortune and the variations of things commanding him, and, [...] not to stray from good, if he can, but to know how to enter into evil, s' there is necessity ". Virtù does not serve a fixed and imposed moral or religious truth, but it makes the prince capable of adapting to reality.

Keyword: Machiavelli, *The Prince*, Political power, Fortuna, virtu, Stat.

Introduction

La conception de la philosophie politique comme se consacrant à l'idéal moral doit malgré tout présupposer un certain portrait de ce qu'est la société politique, bien qu'il soit certainement fort différent de celui dressé par la conception rivale. Ces deux portraits sous-jacents offrent, en fait, une base profitable à partir de laquelle s'attaquer au débat théorique que j'ai esquissé. Ils servent à orienter les différentes conceptions de la philosophie politique ; et où ils s'avèrent erronés, ces conceptions elles-mêmes seront l'objet de doutes. En outre, ils forment en eux-mêmes une autre opposition bien connue. Souvent, ils sont identifiés simplement par le nom des penseurs qui les ont formulés. D'un côté, il y a la «vision aristotélicienne» de la politique, et de l'autre, la «vision hobbesienne» ou «wébérienne».

Les divergentes associations qu'évoquent ces syntagmes montrent bien à quel point ce débat aussi nous est devenu familier, et ainsi je peux énumérer les principales caractéristiques de ces deux visions de l'association politique en faisant référence aux figures que je viens de mentionner. Alors que nous avancerons en cette direction, cependant, certaines carences apparaîtront dans chacun des modèles et indiqueront pourquoi aucune des deux conceptions rivales de la philosophie politique n'est, en définitive, satisfaisante.

Selon la première vision, la vie politique est la forme d'association humaine la plus haute et la plus complète, car sa visée principale est de promouvoir la fin ultime de tous nos efforts, soit le bien humain lui-même. Telle est la position que l'on rencontre dans les premières pages des *Politiques* d'Aristote[1] . Aucun de nous, observe-t-il, ne peut bien vivre en vivant seul, car nous ne sommes pas auto-suffisants comme les dieux. C'est seulement en société que nous pouvons obtenir et faire usage des moyens indispensables à une existence prospère (*eudaimonia*) – les ressources matérielles nécessaires à nos différentes activités, l'éducation qui

[1] Aristote, *Les Politiques,* Paris, Vrin, 1978.

nous oriente dans la bonne direction, ainsi que l'espace public au sein duquel nous délibérons, ensemble, de la meilleure manière d'organiser et de mener cette entreprise collective. Les multiples secteurs de la vie sociale, comme la famille ou l'économie, sont orientés vers l'acquisition de différents aspects du bien humain.

La vie politique n'est pas simplement un autre type d'association parmi d'autres, qui se consacrerait à atteindre un but particulier parmi d'autres ; elle inclut tous les autres (*pasas periechousa tas allas*) en tant qu'association ayant la plus haute autorité (*kuriotate*), car sa tâche est d'assurer, par la distribution adéquate des ressources et des opportunités, que nos vies soient prospères à tous les niveaux. La prééminence de l'association politique s'exprime dans le fait que les règles de justice qu'elle instaure (contrairement à celles qui peuvent prévaloir au sein de groupes sociaux plus limités, tels que la famille) prennent la forme de lois qui sont coercitives et obligatoires pour tous. Cependant, la nature de la justice, justement parce qu'elle est une composante du bien humain, représente une norme antérieure à laquelle la loi, autant que possible, cherche à donner une forme institutionnelle. C'est là, ce doit être clair, le portrait de la société politique présupposé par tous ceux qui, depuis d'Aristote, ont soutenu que la philosophie politique devait prendre place au sein de l'entreprise plus large qu'est la philosophie morale[2].

C'est dans cet ensemble que s'inscrit la pensée de Machiavel, un auteur de la Renaissance. Sa pensée a marqué l'histoire des idées politiques d'une part et d'autre part, elle a servi à édifier un nouvel art politique qui est passé dans la postérité jusqu'à nous. Ainsi, en revenant sur cette pensée, nous avons voulu analyser le thème suivant : « *fortunna* et *virtù* dans la conquête et la gestion du pouvoir d'Etat chez Machiavel dans *Le Prince* ».

Notre objectif est de procéder à une analyse de cette œuvre emblématique de la philosophie politique tout en recentrant le débat sur les questions

[2] Noëlla BARAQUIN, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, PUF, 2010.

contemporaines. Plusieurs questions peuvent attirer l'attention dans une telle aventure : en quoi consistent la fortune et la vertu chez Machiavel ? Dans quelles mesures la fortune et la vertu peuvent-elles aider dans l'acquisition du pouvoir ? Une fois acquis, le pouvoir peut-il être maintenu par la fortune et la vertu ? La conception machiavélienne de l'acquisition du pouvoir ne présente-t-elle pas des limites ?

Les réponses à ces différentes questions nous ont amené à structurer notre travail de recherche en trois chapitres. Le chapitre I présente l'ouvrage et une clarification conceptuelle des termes constitutifs de notre mémoire. Dans le chapitre suivant, il est question de l'analyse de notre sujet de recherche à la lumière du *Prince* et ce, en s'appuyant sur les concepts de *fortuna* et de *virtù*. Dans le dernier chapitre, nous avons fait une présentation de la portée et des limites de la pensée de Machiavel concernant la conquête et la gestion du pouvoir politique.

Chapitre 1 : Clarification conceptuelle et contexte de rédaction de l'ouvrage

Dans ce premier chapitre de notre travail, il a été question de la clarification des notions de Fortuna et de la Virtù. Ces deux notions occupent une place de choix de la pensée machiavélienne. En effet, la *Fortuna* désigne la fortune dans la conception française, la virtù elle met l'accent sur la vertu ou si l'on veut sur cette excellence humaine. Les deux notions sont d'une grande importance chez Machiavel surtout dans la quête du pouvoir. Le philosophe florentin les associe à l'acquisition du pouvoir. Aussi dans cette première partie de notre travail, nous avons eu le privilège de mettre en exergue les origines de la pensée de Machiavel. À ce propos, nous avons énuméré les penseurs comme Platon, Aristote, etc qui constituent la source fondamentale des idées politiques du florentin.

1.1. *Fortuna* et *Virtù*

Dans cette partie, il est question de clarifier de façon générale les notions de *fortuna* et de *virtù* mais aussi d'envisager leur signification dans la pensée de Machiavel. Cet exercice nécessite un détour non seulement étymologique mais aussi linguistique.

1.1.1. *Fortuna*

Le terme *fortuna* occupe une place importante dans la pensée de Machiavel, les principes qui gouvernent cette pensée ne sont mieux compréhensibles que lorsque l'on sait ce que signifie ce terme. Du coup, on est porté à chercher à comprendre ce que représente ce concept pour un auteur tant controversé. Fortuna, ce terme est le concept central de l'œuvre de l'auteur du *Prince*. Dans son désir du réalisme et en même temps du cynisme, Machiavel reconnaît ceci : « Je n'ignore pas que beaucoup ont eu et ont l'opinion que les choses du monde sont gouvernées par la fortune et par Dieu »[3]. Il existe donc une force

[3] Nicolas MACHIAVEL, *Le Prince,* Paris, Le Livre de Poche, 2000, p. 158.

qui a une prise capitale sur l'existence humaine. Des suites incompréhensibles d'évènements marquent l'existence de la fortune. En effet, il convient mieux d'inscrire le sens de ce mot dans une logique temporelle. C'est – à – dire que la fortune évoque l'inconstance du temps. Les différentes variations qui tiennent parfois, en échec la volonté humaine constituent l'essentiel de la fortune. Elle « représente suivant le cas, comme contingence ou comme occasion propice à l'initiative courageuse »[4].

L'indépendance absolue et les limites du pouvoir humain sont remises en cause par cette réalité qu'est la fortune. Ce qui, d'ailleurs ne nous empêche pas de voir le côté avantageux de la fortune. Ce côté fait d'elle le « bon moment »[5], l'occasion inattendue. C'est donc un fait non initié ni prévu qui s'ajoute à l'initiative humaine. Il est important de mettre en garde contre l'éventuel pessimisme ou le défaitisme en ce qui concerne le sens proposé dans le cadre du développement donné. La fortune de Machiavel n'implique pas un déterminisme absolu. Elle n'échappe à l'entendement non plus. Juste que, elle existe et peut transformer le cours des évènements, si entre temps le politique a renoncé à la vigilance, au dynamisme et à la force. L'imprudence est le terreau de la fortune de Machiavel. Cela sous entend l'existence d'une qualité appropriée, susceptible d'annuler l'emprise de la fortune. Cette solution est ce que notre auteur désigne par le nom de *virtù*. Mais avant d'éclaircir le sens de *virtù*, il faut, en un mot retenir que «la fortune, [chez Machiavel] ne doit pas se résumer à un sort ou un destin. L'homme en particulier le prince, a le devoir de subordonner la fortune à sa volonté »[6].

[4] Marc SYCKAM, *Machiavel,* Paris, éd. Sterne, 1988, p. 23.
[5] Evelyne PISIER, *Histoire des idées politiques,* Paris, PUF, 1996, p. 27.
[6] Marc SYCKAM, *Op. Cit.,* p. 67.

1.1.2. *Virtù*

Virtù en italien, ce mot correspond à la vertu en français. La qualité exprime mieux le sens de *virtù*. Alors dans la pensée de Machiavel, *virtù* reste contigu au fait de la fortune. Tant qu'il existera l'idée de la fortune, celle de *virtù* existera aussi. Qu'est – ce qu'il faut comprendre donc de ce vocable ? La vertu de Machiavel est à mi – chemin entre le réalisme et le cynisme de sa pensée. En parlant de la vertu chez lui, il est impossible de se passer de l'idée de l'action. C'est elle qui est à la base de ce concept. Car la vertu est ici purement active. Elle n'est guère abstraite ni céleste. On comprend pour – quoi il fait de la politique le domaine par excellence de la manifestation de la *virtù*. Qu'il s'agisse du *Prince* ou des *Discours*, toute action trouve son épanouissement dans l'usage de la *virtù*. La vertu du prince est donc une « qualité qui renvoie tout à la fois à la fermeté de caractère, au courage militaire, à l'inflexibilité, à la force »[7]. La maîtrise de soi, la capacité de surpasser toute opposition font l'essentiel de la *virtù*. C'est d'ailleurs ce qui explique l'admiration de Machiavel pour César Borgia. Ce prince est caractérisé par l'impétuosité, le courage, l'intelligence et le dynamisme[8].

La *virtù* s'inscrit parfaitement dans le registre de la création. Cette création à son tour s'inscrit dans un contexte où d'autres créations sont possibles. Des créations et des possibilités sont indissociables de la réalité de *virtù*. C'est une suite d'actions toute particulières mais qui répondent toutes au besoin de domination. Car en politique, le travail principal consiste à gérer d'autres volontés. L'action, à partir de cet instant devient consubstantielle de la *virtù*. Et « par conséquent [elle peut] s'identifier au dynamisme appuyé par la finesse d'esprit ou la perspicacité. Il s'agit d'une nécessité d'efficacité et de témérité qui sont les expédients requis pour l'atteinte des objectifs visés par Machiavel »[9].

[7] Evelyne PISIER, *Op. Cit.,* p. 27.
[8] Nicolas MACHIAVEL, *Op. Cit.,* Chap. XV.
[9] Thierry MENISSIER, *Machiavel,* Paris, Ellipses, 2009, p. 89.

Le réalisme et la *virtù* apparaissent tous deux comme les constituants de l'idéal machiavélien. Il « rattache le succès politique à une capacité efficace mais rare, la *virtù*, dont la principale tâche consiste à reconnaître et à saisir l'occasion »[10]. La *virtù* devient une qualité positive, nécessaire au succès politique. En somme, il faut retenir avec Philippe Némo que *virtù* « Ne désigne certes pas la vert morale traditionnelle. En fait, il désigne, conformément à l'étymologie, la force, et la virilité, à quoi il faut ajouter la magnanimité, le brillant, la virtuosité, ainsi que le ressort, et même la chance, en un mot, une sorte de pure force vitale par – delà bien et mal – en un sens quasi nietzschéen»[11].

1.2. Aux origines de la pensée politique de Machiavel

Ici, il est question de donner les fondements de la pensée politique de Machiavel. Ils sont de deux ordres. Le premier est d'ordre politique et prend appui sur la vie politique florentine. C'est de l'observation minutieuse des situations politiques de Florence qu'est né ce versant de la pensée politique de Machiavel. Le second versant prend appui sur les grandes idées politiques de l'Antiquité, celles de Platon et d'Aristote surtout.

1.2.1. Le contexte politique

L'œuvre de Machiavel s'insère dans un contexte très spécial de l'histoire de l'Europe en général et de l'Italie en particulier. Ce contexte a déteint considérablement sur sa pensée. Elle est le résultat des vicissitudes historico – politiques de cette époque. Ce qui implique que « l'époque de notre écrivain : c'est là, tout particulièrement une donnée que, pour juger, on ne doit jamais perdre de vue »[12]. Il va sans dire que les données historiques sont indispensables

[10] Ion CRISTINA, « Vivre et écrire la politique chez Machiavel : le paradigme du riratto », in *Archives du philosophe* N° 3, 2005, p. 68.
[11] Philippe NEMO, *Histoire des idées politiques aux temps modernes et contemporains*, Paris, P.U.F., 2013, p.11.
[12] FITCHE cité par Phillipe CORCUFF, *Les Grands penseurs de la politique*, Paris, Nathan, 2000, p. 89.

pour comprendre la philosophie de Machiavel. A cet effet, Michel Bergès propose une description comme suit : « La guerre est permanente. C'est le ressort principal du temps, le mal qui ronge les cités et tous l'Italie. La politique extérieure mène le bal »[13].

Le danger, l'incertitude et l'inquiétude sont les maux quotidiens de l'Italie qui a vu Machiavel grandir. Cette Italie de ce temps était un État essentiellement instable, agité. D'abord, Florence, l'État d'origine de l'auteur du *Prince* a connu plus d'un demi – siècle d'instabilité politique. Dès sa jeunesse, le jeune Machiavel assiste à une scène d'une atroce violence : les Pazzi ont organisé une conjuration en 1448 contre le gouvernement des Médicis. Cette conjuration échoua. Le cycle de violence continua son cours. A l'intérieur, « l'Italie était divisée en de petits États qui se faisaient la guerre. On a pu assister à l'exercice d'une cinquantaine d'État dans la seule Italie »[14]. Mais ce qui leur était commun, c'est la discorde. Ils cherchaient à s'entredétruire. Et cette Italie devint « l'hôtel de la douleur »[15]. Michel Bergès donne la description de l'une de ces séquences de violence : en raison de la corruption croissante de la mobilisation d'alliés extérieurs contre Florence, la situation se dégrade.

Le Pape Sixte IV appuya les conjurés qui envisagèrent d'assassiner les deux fils de Piero, Laurent et Julien, pendant un repas, le 02 avril 147. La tentative fut reportée …dans l'église Santa REPERTA, au cours d'un office. Julien fut tué, mais Laurent, seulement blessé, se refugia dans la sacristie. Avec l'appui de la foule, il reprit rapidement la situation en main. Au même moment, appuyé par un cardinal aux ordres du Pape, SALVETTI, une autre partie des conjurés tenta de s'emparer de la seigneurie. La démarche échoua. SALVETTI et ses hommes furent tous tués à l'arme blanche par les gardes ou pendus aux fenêtres. Les Pazzi, qui avaient fomenté le coup, furent arrêtés, liquidés férocement. Le cadavre d'un dernier trépassé fut déterré, tiré à travers places et rues par la corde

[13] Michel BERGES, *Machiavel, un penseur masqué ?*, Paris, Gallimard, 2000, p. 24.
[14] *Idem*.
[15] *Ibid.,* p. 27.

avec laquelle on l'avait pendu et jeté dans l'Arno. Soutenus par une foule vengeresse, les Médicis triomphèrent ainsi[16]. L'autorité politique est très discutée entre parties. Ce phénomène s'accompagnait d'une violence très remarquable. Tout ceci avait nourri la jeunesse de Machiavel.

Comme si ce fut une fatalité, la violence continua son cours. Les Médicis vont voir leur pouvoir à eux arraché. Savonarole, le prédicateur à la parole ardente s'arroge le pouvoir. Il exerce une autorité politique confondue aux desseins religieux. Cette phase ne dura pas. Il fut évincé. Son sort fut d'être brûlé vif en 1493 ; Machiavel va alors commencer sa carrière politique pour l'achever en 1512 lorsque les Espagnoles vont favoriser le retour des Médicis au pouvoir.

Cette mention des Espagnoles montre qu'à l'extérieur, l'Italie n'avait guère d'importance. Elle était juste un champ de bataille où les Espagnoles, les Français, les Suisses et autres Etats se faisaient la guerre. L'Italie à cette époque ressemble à un gâteau que chaque grand roi réclamait. Il y avait une absence d'autorité politique. C'est la même chose que pour l'existence d'une structure politique respectable. Alors « c'est le caractère explosif et tortueux de la situation extérieure qui produit cette logique de guerre. On en recense presque une par an. Il n'y avait pas une Italie, mais cinquante ou cent »[17].

Un autre facteur préjudiciable à l'état politique de cette heure, c'est l'immixtion de la papauté dans les affaires politiques. Le pontife entendait exercer le pouvoir politique. Il supposait tenir ce droit de Dieu. Voilà pourquoi il se mêlait des affaires politiques. De façon détournée, il organisait la chute des princes comme le cas évoqué plus haut. En somme, l'Italie de la vie de Machiavel est une Italie déchirée, dominée, désespérée et sans orientation politique. Elle est, aux mots de Annick PISIER, «factionnée en une multitude de républiques, de seigneuries et Etats qui se font la guerre et qui sont incapables

[16] J. J. CHEVALIER, *Les Grandes œuvres politiques de Machiavel à nos jours,* Paris, Armand Colin, 1976, p. 90.
[17] Michel BERGES, *Op. Cit.*, p. 32.

d'opposer une résistance aux convoitises des Etats forts : Allemagne, Espagne, France »[18].

1.2.2. Le contexte philosophique

Machiavel est sans doute un acteur politique. La part empirique de son œuvre tient à ce bout de sa participation à la vie politique de son pays. Néanmoins, une lecture attentive et avisée laisse lire dans cette pensée des idées ou principes élaborés dans l'Antiquité. Il a donc reçu une part des vestiges intellectuels de l'Antiquité. Cette influence est non seulement grecque mais aussi romaine.

La part grecque de la pensée de Machiavel lui vient essentiellement de Platon et surtout d'Aristote. S'il a appris quelque chose de Platon, c'est pour ensuite s'en défaire. L'idéalisme platonicien est récusé[19]. Ce qu'il eut chez Platon n'a servi qu'à donner une autre dimension à sa propre réflexion. Son esprit critique est ici tacite. Car il ne mentionne pas pour autant sa réserve vis – à vis de la pensée de Platon encore moins son nom à la manière d'Aristote dans sa *Politique*. Mais il en prend acte. Il s'éloigne de l'idéalisme pour donner un caractère plutôt réaliste à sa pensée. Aristote reste le maître de Machiavel. *Le Prince*, comme les *Discours*, contiennent plusieurs des principes développés par le disciple de Platon. Outre cela, il est important de noter qu'il tient son réalisme de la discipline positive, rationnelle et scientifique d'Aristote[20].

La méthode de Machiavel s'apparente à plusieurs égards à celle d'Aristote. En cela, le principe d'illustration des idées à l'aide de faits historiques reste le même chez les deux. La démarche qui est celle du *Prince* s'identifie à celle qu'Aristote a adoptée dans sa *Politique.* Il s'agit de l'étude des types de principats chez Machiavel et celle des gouvernements chez Aristote. Lorsque ce dernier décrit les types de gouvernements, l'auteur du *Prince* décrit à son tour

[18] Annick PELISSIER, notice aux Discours sur la première décade de Tite – Live, p. 27.
[19] Cf. Augustin RENAUDET, *Machiavel*, Paris, Gallimard, 1942, p. 28.
[20] *Idem.*

les principats. La vie quotidienne de l'Etat telle abordée par Aristote est reprise par Machiavel. Jusqu'ici, le secrétaire florentin introduit des nuances et parfois fait varier le lexique dans lequel il énonce les mêmes idées. Ainsi, de la théorie des humeurs, à celle des manières de parvenir au pouvoir, Machiavel est redevable à Aristote.

D'autre part, les philosophes et historiens romains ont laissé des matériaux à notre auteur ; Pour ce faire, il va reprendre la théorie du cycle des gouvernements de Polybe. Dans les *Discours*, il reprend cette théorie. Dans la même logique, il va s'inspirer des écrits cicéroniens. Sa théorie du lion et du renard est un emprunt fait à Cicéron[21]. Dans le rang des historiens, il tire ses exemples des récits laissés par Tite – Live, Polybe et autres qui ont pu donner une orientation à ses conceptions philosophiques. On peut dire simplement que Machiavel est un continuateur des préceptes énoncés par les penseurs antiques et notamment ceux romains[22]. Mais cela ne peut en aucun cas cacher l'originalité de cette pensée qui se veut tout innovatrice.

D'autre part, il nous faut tenir compte des données de la Renaissance pour mieux comprendre cette pensée. En effet, que l'Italie soit le berceau de l'humanisme, cela n'étonne personne. Peu avant Machiavel, cette nouvelle manière de penser a vu le jour. Le retour à l'Antiquité est devenu la nouvelle préoccupation des penseurs qui s'imaginent rebelles vis – à – vis du Moyen Age avec lequel ils veulent rompre. Les précurseurs de ce courant de pensée sont Dante et Pétrarque, tous deux italiens. Le premier a écrit *La Divine comédie* en vue de restaurer aux princes leur pouvoir que le pontife cherche à leur ôter. En termes d'influence, il faut noter que l'auteur du *Prince* est un lecteur de Dante et de Pétrarque. En suivant leur exemple, il va aussi faire de l'Antiquité une référence. Il tirera ses postulats des idées reçues de la part des penseurs antiques.

[21] Nous tenons cette information de Marie GAILLE NIKODOMAV.
[22] Augustin RENAUDET, *Op., Cit.*, p. 78.

En conséquence, il va apprendre, à leur manière, à détester l'ingérence de la Rome dans les choses politiques. D'ailleurs, Machiavel s'en prend à cet ordre avec véhémence et dans *Le Prince* et les *Discours.* La serve reste la même de Dante à Machiavel : Il faut donner un nouveau sens à l'ordre temporel pour espérer une Italie semblable à son ancêtre Rome. Ce courant qu'il partage avec ces précurseurs trouvera une autre reformulation chez lui : d'abord, « il a condamné la politique de Dante ; de l'ordre chrétien du monde, tel que le *De Monarchia*, *Le Purgatoire* et *Le Paradis* en décrivent l'idéal »[23]. Alors, « au – delà de la pensée humaniste de ces derniers, il va développer une qui soit d'une autre énergie, d'un autre ton et d'une autre vision. Sans pour autant s'opposer à eux en ce qui concerne la responsabilité de l'homme politique face au destin de la société (politique), son humanisme se réduit dans la réhabilitation du rôle politique de l'homme »[24].

[23]Augustin RENAUDET, *Op., Cit.*, p. 31.
[24] *Ibid.,* p. 32.

Chapitre 2 : Machiavel : conquête et gestion du pouvoir

La question de la conquête du pouvoir chez Machiavel peut se ramener à deux manières : La conquête par la fortune et les armes d'autrui et la conquête par les armes propres et la vertu. Dans ce chapitre, il est question de montrer comment la conquête du pouvoir peut être une réalité à travers la fortune et la vertu. C'est pourquoi nous avons estimé mettre en exergue dans le cadre de l'acquisition du pouvoir chez Machiavel la fortune et les armes d'autrui comme moyen d'une part, et la vertu comme un autre moyen d'acquisition du pouvoir d'autre part. La conséquence de tout cela chez Machiavel, ce n'est pas seulement conquérir mais comment une fois acquis, le pouvoir peut être maintenu.

2.1. L'acquisition du pouvoir

Dans la quête du pouvoir surtout celui politique, plusieurs moyens sont utilisés par le prince et même par le monarque. Dans cette logique, Machiavel a mis l'accent sur la fortune et la vertu comme deux moyens nécessaires dans l'acquisition du pouvoir. Il urge qu'un regard soit jeté sur ces deux notions afin mieux comprendre la quintessence la pensée politique de Machiavel.

2.1.1. La fortune et les armes d'autrui comme moyen d'acquisition

Qu'est – ce que la conquête par la fortune ? Comment s'appréhende le lien qui existe entre la conquête du pouvoir et l'existence du fait de la fortune ? Pour répondre à ces questions, il faut, d'abord, rappeler le sens du terme fortune. La fortune ou roue de la fortune se traduit par l'universel changement des affaires humaines que régit une causalité totalement imprévisible. L'imprévisible est le tout de la fortune. Ceci implique que la raison peut être parfois déjouée par les circonstances. Il n'y a toujours pas correspondance entre ce que nous prévoyons et ce qu'il nous arrive de faire. Pour comprendre le rapport possible entre ce principe et le projet de la conquête du pouvoir, une chose est

concevable : c'est qu'il existe des circonstances qui favorisent l'acquisition du pouvoir.

Soit, le prince en quête du pouvoir trouve le peuple ciblé, désarmé ou dans les fers et attendant un libérateur. Soit, le prince en question profite de la corruption des soldats pour parvenir au trône. Ainsi, Machiavel catégorise ces genres de prince comme étant ceux qui parviennent au pouvoir malgré leur statut d'homme privé. Et ce type de conquête est décrit de la manière suivante : d'une part, la facilité est associée à ce genre d'ascension politique. « Ceux qui deviennent, d'hommes privés, princes, seulement par la fortune, le deviennent avec peu de fatigue »[25]. La chance est l'appui principal par lequel un homme privé peut devenir prince. En termes chrétiens on parlerait de la ''grâce''. La fortune par ses multiples variations peut donc ouvrir la voie du succès politique à un individu qui *a priori* ne s'attendait pas une telle réussite.

L'irrégularité que constitue la fortune crée une nouveauté. Cette nouveauté consiste à favoriser l'ascension de nouveaux citoyens dans la classe politique. Et ceci, sans aucune préparation ou un dessein préconçu. Mais, dans ses analyses, notre auteur, fait remarquer que cette même inconstance est le fait qui éprouve ces genres de princes. N'étant pas habitués à la lutte politique, ces princes font face à la réalité une fois qu'ils accèdent au pouvoir. C'est en ce moment qu'ils sont éprouvés par la réalité politique. La suite, Machiavel la décrit comme une série d'épreuves qui jalonnent la gestion du prince de la fortune. Les difficultés deviennent son quotidien.

Tout conséquemment, il explique ce fait par l'inexpérience et le manque d'initiative de ces genres de princes. « Ceux - ci existent simplement par la volonté et la fortune de qui le leur accordé, qui sont deux choses très inconstantes et instables, et ils ne savent ni ne peuvent tenir ce rang ; ils ne savent parce qu'il n'est homme de grand génie et de grande vertu, la raison ne

[25] Machiavel, *Le Prince*, *Op., Cit*., p. 80.

veut pas qu'ayant toujours vécu dans une fortune privé, il sache commander »[26]. Ce que ces princes gagnent en amont, ils le perdent en aval. Sans trop insister, on peut comparer cette théorie au scénario politique de l'actuel chef d'Etat du Bénin. Il est parvenu au pouvoir comme un homme privé. Car de par le passé, il n'a jamais été officiellement un homme politique. Par la force des choses (la fortune), il acquit le pouvoir. Mais l'instabilité de la fortune le conduit à l'échec quand il s'est agi de ''réviser la constitution''. Or, comme il l'annonce lui-même, cette révision est fondamentale pour sa gestion politique. On ne peut pas, par prudence, dire que cela représente le début des difficultés déduites par Machiavel. Cependant, on peut noter que c'est là un signe de malaise. La fatigue a donc commencé.

Quand on vient à la conquête par les armes d'autrui, l'analyse de Machiavel est encore plus pertinente. Il considère ces armes comme appui dont un prince peut bénéficier de la part d'un autre. Dans ce cas, le prince en mal d'armes sollicite celles d'autrui pour résoudre un problème ponctuel auquel il fait face. Les implications d'une telle pratique sont aussi dangereuses qu'inutiles. La dangerosité de cette pratique réside dans le fait que les armes sollicitées peuvent réclamer le butin après coup. Alors, le prince solliciteur se trouve pris au piège. Moins pourvu en armes, il est contraint d'obéir au prince qui lui est venu en aide. Le pire, c'est que Machiavel fait remarquer que le prince sollicité peut décider de s'arroger l'objet de la conquête[27]. Enfin, les armes d'autrui sont inutiles. Car, le prince solliciteur périclite aussitôt que ces armes arrivent à lui faire défaut. C'est le cas de César Borgia. Grand conquéreur, il n'a pas pu consolider les Etats conquis et d'y asseoir un pouvoir durable parce que, avant la fin de l'entreprise son père Alexandre mourut. César perdit son appui principal et il perdit aussitôt tous ces Etats arrachés aux autres princes qui ont fini par le prendre en captivité.

[26] *Ibid.,* p. 81.
[27] Cf. *Le Prince*, Chap. VII.

2.1.2. Acquisition au moyen des armes et la *virtù*

La question des armes propres est indissociable de celle de la *virtù*. En effet, les armes propres occupent une place importante dans l'œuvre de Machiavel. Il y insiste sur l'importance de ces armes. Un succès et un pouvoir durable tiennent à l'existence des armes propres. Un prince qui en fait usage se garantit non seulement le succès guerrier mais aussi la création d'un univers politique pérenne.

Les armes propres dénotent d'une certaine capacité. Ceci d'autant plus que « l'expérience montre qu'un royaume peut se conserver lorsqu'un faible succès à un prince fort dans la mesure où la vertu du prince excellent produit encore ses effets un certain temps après sa mort et parvient à maintenir la *civiltà* avant de disparaitre complètement »[28]. L'effet des armes propres est incontestable. Et cela ne nous surprend pas si Machiavel en fait sa préférence. L'orientation capitale qu'il peut donner au prince, c'est d'être en mesure de mener seul et à bien son projet de conquête. C'est le seul moyen pour créer un espace politique durable. En cela, il donne de grands exemples. Celui de Cyrus, Romulus et de Thésé. « Moise, Cyrus, Thésé n'auraient pu leur faire longtemps observer leur constitution, s'ils avaient été désarmés ; comme il advint dans notre temps à frère Jérôme Savonarole, qui alla à sa ruine avec ses ordres nouveaux, lorsque la multitude commença à ne pas croire et qu'il n'avait aucune manière pour les tenir fermes ceux qui avaient cru, ni pour faire croire ceux qui ne croient pas »[29].

L'énergie, l'audace et la fermeté sont les moyens indispensables pour créer un ordre nouveau. Qui plus est, Machiavel conclut qu'il est nécessaire de détruire tout ce qui était principes et partisans du prince déchu. Une telle entreprise requiert une grande cruauté. Le cynisme revient donc même dans la conquête. Lorsque le prince s'en défait, il court à sa ruine. Et le mieux c'est de

[28] Nathanaël Monier – Dana, « Machiavel et les arts de la paix », in *Astérion*, N° 14, 2016.
[29] Machiavel, *Op. Cit*., p. 79.

se servir de ses propres armes en faisant preuve d'une grande capacité ; de génie et d'ambition qui mettent au – dessus de tous ceux qui sont sous l'autorité du prince.

La virtù ne sert pas une vérité morale ou religieuse figée et imposée mais elle rend le prince capable de s'adapter au réel. Elle lui permet de supporter les coûts de la fortune (fortuna), c'est-à-dire les contingences, la réalité que doit gérer le prince, qui est hors de son contrôle et peut lui être nuisible par son intelligence politique, le prince doit être capable de distinguer ce sur quoi il peut agir, ou ce qu'il ne doit pas prendre en compte. Machiavel insiste, par sa virtù, l'homme peut influencer la fortune. Il y a une marge de manœuvre laissée à l'homme. Si le prince est vaillant, il résiste à la fortune et peut acquérir les honneurs pour lui-même et la sécurité pour son État. La virtù permet également au prince de se faire aimer du people.

2.2. Maniement du pouvoir

Cette partie du travail expose les qualités du prince mais aussi les conditions de gestion du pouvoir. Dans sa pensée politique, Machiavel a mis en relief un certain nombre de qualités que le prince après avoir acquis le pouvoir doit faire montre. Ainsi au-delà de l'humanisme qui doit le caractériser, le prince doit avoir des stratégies de gestion et des contenances des situations qui s'y rapportent.

2.2.1. Les qualités nécessaires au prince

Répondre aux besoins quotidiens de la cité, c'est ce qu'il faut désigner par la gestion du pouvoir. Mais on ne peut réussir dans une telle initiative que si l'on a les atouts nécessaires. Dans sa conception du jeu politique, Machiavel n'a pas manqué de démontrer les grandes qualités qu'un prince doit avoir en vue de gérer au mieux le pouvoir qui fonde son existence de prince. L'ensemble de ces qualités peut être désigné par l'expression « l'art de paraitre''. Chez Machiavel, l'apparence joue un rôle de premier plan. On peut même en faire le

soubassement de sa pensée politique. L'apparence est un point focal qui détermine toutes les autres qualités qui seront ici analysées.

En effet, la rhétorique n'est pas absente de l'œuvre de Machiavel. Et c'est cette intelligence dans le discours qu'il met au service de l'action politique. S'il convient au rhéteur de savoir user d'euphémisme, de l'hyperbole ou encore de l'ironie, il indique que pour le politique, c'est sur l'apparence qu'il doit compter. Il ne faut jamais en tant que prince montrer sa vraie face. Ou du moins, il doit pouvoir être capable de passer d'une qualité à une autre de telle manière que celui qui l'observe ne peut qu'assister à la formation d'un contraste dans les manœuvres du prince. Son opuscule en dit plus amplement. Des chapitres XVI, XVII, XVIII au chapitre XIX, l'apparence est considérée comme la condition des autres qualités. Il recommande au prince de savoir donner le change sur sa foi. Vendre des illusions peut faciliter la conservation.

Or, c'est cette conservation qui permet à l'Etat de subsister. D'où l'art de paraitre est le socle de l'Etat. Il n'est guère acceptable d'exiger au prince la correspondance effective entre ce qu'il dit vouloir faire et ce qu'il fera. La prudence est le maître mot qui ordonne tout dans cette logique. Pour couper court sur cette qualité, il faut dire que l'apparence est le lit des qualités du prince. Les autres se greffent à elle pour permettre à l'Etat de conserver son autorité politique.

Machiavel postule : « Il est nécessaire à un prince qui veut se maintenir d'apprendre à pouvoir n'être pas bon et à en user et à ne pas en user selon la nécessité »[30]. Il insinue par - là que le prince n'a pas absolument besoin d'être bon. La bonté ne relève pas des qualités qui participent à la gestion politique. Et si le pragmatisme l'impose, il est important de ne pas perdre de vue le nécessaire retour au contraire de la bonté. On ne doit pas tenir rigueur au prince

[30] *Ibid.,* p. 120.

pour lui exiger de faire preuve de bonté. A moins que ce soit le cas des princes ecclésiastiques dont il a fait mention dans *Le Prince*.

En matière de libéralité, Machiavel tire de conclusions édifiantes. Les rapports du prince avec ses sujets sont d'une nature tout spéciale quand il s'agit d'exiger d'eux une contribution à la survie de l'Etat. Alors, « il y a plus de sagesse, selon Machiavel, à garder le nom de chiche, qui engendre un mauvais renom sans haine, qu'être dans la nécessité, pour vouloir le nom de libéral, d'encourir le nom de rapace, qui engendre un mauvais renom avec haine »[31]. L'intelligence exigée des princes est de savoir fuir toute erreur susceptible d'attirer la haine de ses sujets sur lui : ce qui vaut, c'est la conservation du pouvoir dans les conditions adéquates. C'est – à – dire que le prince doit maintenir l'ordre à l'intérieur du principat. Car c'est cet ordre qui lui garantit la stabilité de son pouvoir.

Point n'est besoin de se donner à l'exagération ou à des manœuvres en déphasage avec la politique qu'il lui convient de mener. Cette exactitude dans l'acte est non seulement nécessaire mais elle participe à prouver que l'homme peut défier la fortune. Elle peut devenir son auxiliaire s'il sait la maîtriser ou la dompter par la vertu politique[32]. À travers ses actions, le prince met ainsi aux prises la fortune et la virtù. Mieux, leur rapport s'exprime pour finalement prouver que la virtù, dans la gestion du pouvoir, représente un facteur diluant l'emprise de la fortune sur l'existence humaine. Ceci, une fois encore, donne l'avantage à l'usage des armes propres. C'est cet usage qui préfigure la réussite ou l'échec du prince dans la gestion du pouvoir politique.

La finesse d'esprit que traduit la virtù implique que le prince « doit être réservé dans ses croyances et ses mouvements et ne pas se faire peur lui – même, et tempéré par la prudence et l'humanité, procéder de manière à ce que l'excessive confiance ne le rende pas imprudent et l'excessive défiance le rende

[31] *Ibid*., p. 123.
[32] Catherine Roux – Lanier, Jean – Michel Besnier, *Et al, Le temps des philosophes*, Paris, Hatier, 1995, p. 174.

intolérable »[33]. Jusque - là, c'est la mesure qui compte quant à la gestion du pouvoir politique. Si on devait peser les qualités du prince, on parviendrait à un équilibre entre ce qu'il convient d'appeler bonnes qualités et mauvaises qualités. Mais au demeurant, ces deux types de qualités se confondent au point où, il n'est pas nécessaire de dire bon ou mauvais pour qualifier les qualités du prince. Ce qui est capital, c'est la nature des circonstances et l'esprit qu'il faut pour apprécier chaque circonstance. De ce fait, on est de plein pied dans un pragmatisme qui prend en compte la réalité et qui n'exclut point l'immoralisme.

L'excès n'est pas machiavélien. Tout comme on peut dire aussi que l'absolu n'est machiavélien. Mais ce qui mérite ici le nom de l'absolu, c'est l'Etat, le pouvoir politique. A ce sujet, l'intransigeance est la loi. Le pouvoir politique est incompatible avec l'excès de confiance et l'excès de défiance. Le paradoxe n'est pas exclu de cet univers machiavélien.

En discourant toujours sur les qualités du prince, Machiavel écrit ceci : « Le prince doit se faire craindre de manière à ce que, s'il n'acquiert pas l'amour, il fuit la haine, parce qu'être craint et n'être pas haï peuvent très bien aller ensemble. Ce qu'il fera toujours, s'il s'abstient du bien de ses citoyens et de ses sujets et leurs femmes. Et quand, toutefois, il aurait besoin de procéder contre le sang de quelqu'un, le faire quand il y a une justification convenable et une cause manifeste »[34]. Pendant que l'auteur du *Prince* défend le politique de s'attirer la haine, il lui indique le chemin du crime. Mais un crime ''légal''. Les tenants et aboutissants de cette philosophie se ramènent à la conservation du pouvoir politique. Cette conservation est d'ailleurs impossible dans un contexte dépourvu de crainte. On peut conclure avec Machiavel que « concernant le fait d'être craint et aimé, les hommes aimant à leur guise, et craignant à la guise du prince, un prince sage doit se fonder sur ce qui est sien, non sur ce qui est à autrui. Il doit seulement s'ingénier à fuir la haine »[35].

[33] Nicolas MACHIAVEL, *Op., Cit*, p. 124.
[34] *Ibid.,* p.125-126.
[35] *Ibid*., p. 127.

Un des grands préceptes de la gestion du pouvoir chez Machiavel est l'inobservance de la foi. La religion avec son cortège de moralisme ne saurait s'imposer au prince. La gestion politique ne peut pas se régler sur les valeurs religieuses. Au – delà de la laïcité, Machiavel prône un dépassement, une mise entre parenthèses, voire une négation de l'autorité de la religion. C'est pour cela que, dans sa démarche, le prince doit, « paraitre pitoyable, fidèle, humain, entier, religieux, et l'être, mais avoir l'esprit édifié, de manière [qu'il] puisse et sache devenir le contraire, lorsqu'il ne faut pas l'être »[36].

Le parcours politique ne peut donc pas se mouler dans les cadres que la religion peut lui proposer. C'est à ce niveau de notre analyse qu'il faut signaler l'intime relation que commande la pensée de Machiavel, entre les concepts cynisme ; pragmatisme et réalisme. Un dernier principe, c'est celui de la formation des forces vives de l'Etat. En réalité, Machiavel distingue l'existence de deux forces vives dans un Etat. Les grands d'un côté et le peuple de l'autre. Ces deux ont des aspirations contradictoires. Les uns désirant gouverner, manifester une autorité sur le peuple, et les autres souhaitant éviter la brimade à laquelle les grands les destinent. Dans sa démarche de gestion de ces deux grands groupes, le prince doit préférer le camp du peuple. Parce que les grands ne sont pas fiables. Ils sont suspects, insatiables, ambitieux et capables ravir le pouvoir au prince. Mais le peuple ne cherche qu'un libérateur. Un prince est le moyen leur permettant de se prémunir contre les intentions immorales des grands.

Pour conclure sur ce sujet, on peut dire qu'une telle politique appelle à son aide le calcul ; elle semble exclure d'abord le sentiment. Elle semble écarter l'enthousiasme, le mirage romantique. Dans la conduite intérieure de l'Etat, comme dans ses rapports avec l'étranger, elle doit, semble – t – il se méfier de

[36] *Ibid.,* p. 129.

toute démarche que la raison, appliquée à la mesure de l'utile et du possible, n'a pas approuvée »[37].

2.2.2. De la gestion du pouvoir politique

Les qualités du prince étudiées plus haut sont indispensables. Cependant, il est aussi important de voir avec Machiavel que ces qualités nécessitent un appui matériel. Sans cet appui, les désirs et entreprises du prince prendraient l'allure d'un simple idéal. Il se trouverait en porte à faux. C'est bien pour cette raison que l'auteur des *Discours* a orienté ses réflexions sur la question des armées. Un Etat ne peut pas exister sans avoir une armée. Elle constitue sa force et à l'intérieur et surtout à l'extérieur. Mais quel est le type d'armée qui convienne à un prince ? Les mercenaires ? Les soldats nationaux ?

La réponse que propose notre auteur à cette question relève d'une certaine conséquence. Pour lui, il est hors de question qu'un prince table sur les mercenaires. *Le Prince* et les *Discours* contiennent autant d'exemples des méfaits de ces types de soldats. Une alternative valable pour mieux réussir la gestion de son pouvoir, c'est l'armée constituée de ses propres citoyens. Comme s'il entendait s'accorder avec le proverbe qui dit ‘'on n'est jamais mieux servi que par soi – même'', Machiavel exige que le prince se dote d'une armée composée de ses propres citoyens. En soutenant une telle idée, il fait allusion à la portée du sentiment nationaliste.

Les mercenaires vendent leur force et non pas leur vie. C'est pourquoi, lorsque le péril devient imminent, ils sont prêts à abandonner le champ de bataille. De surcroît, ces derniers ne sont pas d'une allégeance absolue. Tandis que les citoyens qui défendent leur patrie le font avec ferveur, les mercenaires sont à tout moment, en mesure de vous laisser quand un autre leur propose une meilleure solde. L'ardeur des soldats nationaux ne s'émousse d'ailleurs parce

[37] Augustin RENAUDET, *Op., Cit*., p. 237.

qu'ils savent que leur vie en défend. « Et ces défenses seulement sont bonnes, sont certaines, sont durables, qui dépendent de toi – même et de ta vertu »[38]. La gestion du pouvoir est une affaire purement nationale. Le prince doit s'évertuer à susciter l'amour de la patrie. La bannière doit être le seul guide du soldat.

Celui qui gère le pouvoir politique doit en faire un principe. Les vertus des citoyens militaires restent les seules valables pour défendre un Etat et garantir la pérennité de l'autorité politique. Pour rester en phase avec ce principe, Machiavel finit son opuscule par ces vers « vertu contre fureur ; Pendra les armes, et le combat sera court, car l'antique valeur ; dans le cœur de italiens n'est encore morte »[39].

[38] Machiavel, *Op., Cit*., p. 158.
[39] *Ibid*., p. 167.

Chapitre 3: Portée et Perspectives de la pensée politique de Machiavel

Comme toute autre philosophie, la philosophie machiavélienne a une portée mais aussi des limites. Dans ce chapitre, nous nous sommes d'abord intéressés à la portée de la pensée de Machiavel sur l'acquisition du pouvoir à travers la fortune et la vertu. Ce qu'il convient de dire à ce propos, c'est que grâce à sa théorie sur l'acquisition du pouvoir, Machiavel a fait de la politique une science. Cette science n'est pas sans conséquences sur les théories politiques à vernir ou après lui. Les conséquences perceptibles d'une telle théorie politique sont entre autres la transformation du prince en un monstre ou si l'on veut en un intraitable. Ce, parce que si Machiavel a pensé rendre service aux politiques mais la lecture extravertie de son œuvre conduit à des interprétations démoniaques.

3.1. Portée du machiavélisme politique

La pensée politique de Machiavel ne manque pas de mérite. Sa portée peut se situer à deux niveaux. Sur le plan politique, c'est l'utilisation pratique de cette pensée par la plupart des princes au pouvoir montre que Machiavel est un penseur d'actualité. Sur le plan philosophique, les différents commentaires de la pensée politique de Machiavel ont donné lieu à l'élaboration des théories politiques qui ne cessent d'alimenter les débats en matière de gestion des cités.

3.1.1. Portée philosophique du machiavélisme

Beaucoup de commentateurs avisés voient en Machiavel, le père de la philosophie politique moderne. C'est dans ce sens qu'il sera tenté ici de saisir la portée de machiavélisme. Sur le terrain de la philosophie, il a introduit un nouvel ordre. Cet ordre consiste à donner à la réflexion politique une dimension rationnelle. C'est en cela qu'il a d'ailleurs rejeté l'approche méthodologique de Platon.

Avec Machiavel, la réflexion politique est devenue une science. Cette dernière est à l'image de l'idéal proposé par les penseurs de la Renaissance. Cet arrimage de la politique sur la réalité est une donnée introduite par l'auteur du *Prince*. Ou du moins, il a su montrer l'importance de la correspondance entre la politique et la pensée politique. Il s'agit là d'un essor philosophique. Car, à partir de lui, en dehors de ceux qui s'opposent à sa pensée, toute la réflexion politique cherchera nécessairement à s'inspirer de la réalité. Même si ces penseurs ultérieurs ne s'avisent de prendre à leur compte les coutumes et pratiques politiques qui leur servent de matière.

On voit donc un certain Rousseau et Montesquieu bâtir leur raisonnement sur des faits de l'histoire ou encore des évènements leur étant contemporains. Machiavel est de ce point de vue l'initiateur de ce qu'il faut désigner ici la « politique positive », c'est – à – dire une « science nouvelle, une voie que nul encore n'a foulée »[40]. Le réalisme et le positivisme constituent les points focaux qui fondent l'innovation dont Machiavel est l'auteur. S'il ne peut pas être pris pour un découvreur, au moins il a su apprendre autres que la réflexion politique ne peut être concevable que si elle s'accorde avec la réalité qu'elle entend théoriser. C'est donc pour rester fidèle à ce principe qu' « engagé dans un rude combat pour l'affirmation des droits de l'homme et l'édification de sa liberté, les Philosophes des Lumières vont, à l'instar de Machiavel, interroger les faits en scrutant la réalité objective plutôt que de s'intéresser aux chimères. Dans ce combat en vue d'une réconciliation de l'homme avec lui – même sur le terrain de la liberté et de la dignité, Machiavel a pu largement apporter sa contribution en tant que philosophe et créateur des conditions nécessaires à l'épanouissement de l'individu. Il met ainsi fin à toute sorte de domination de l'homme par l'homme»[41].

[40] Augustin RENAUDET, *Op., Cit*., p. 93.
[41] Ben Saad Nizan, *Machiavel en France, des Lumières à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 126.

Dans la même veine, le nationalisme trouve sa formulation dans l'œuvre politique de Machiavel. Tout son œuvre est une affirmation manifeste du nationalisme. Lire machiavel, c'est apprendre à préférer son pays à tout. Cette préférence est en acte la traduction du sentiment nationaliste. Là encore, il pose les jalons philosophiques de ce que les Etats occidentaux chercheront à devenir plus tard. Alors, il ne faut pas trouver cela étrange si dans les *Discours*, il écrit que « l'amour de la patrie doit faire oublier à un bon citoyen les inimitiés particulières »[42].

La force commune est le nerf de toute réussite politique. Un Etat désuni comme l'Italie d'alors n'est guère capable de quelque résistance que ce soit. L'engagement mutuel de contractants est une condition indispensable à l'Etat. Cette idée qui relève de l'intelligence de Machiavel n'est pas moins importante. Elle est plutôt fondamentale.

Toujours, du point de vue philosophique, la pensée de Machiavel comporte les bases du principe de la séparation du pouvoir politique de la religion. Il exige d'abord que la politique s'autonomise vis – à – vis de la religion. Pour finir, il fait de la politique la source de la religion. Il va ainsi au – delà de la religion. Ce qui compte, c'est que la politique donne des directives à la religion ; l'individu doit se consacrer à la vie civique d'abord. Le reste est à déterminer individuellement quant à la pratique religieuse. La laïcité apparait ici comme une donnée politique. Mais elle n'est pas pour autant capitale pour déterminer l'ordre politique. C'est le contraire qui est valable.

Enfin, l'œuvre de Machiavel est l'expression d'une doctrine : il s'agit de la théorie de l'Etat. Si les formes de gouvernement – telles développées par l'Antiquité – n'apparaissent pas dans ses œuvres, l'idée de l'Etat, elle, y reste essentielle. La vie de l'Etat, sa création et son maintien sont les axes essentiels de cette pensée. Ainsi, traiter de l'Etat dans ses exigences internes et externes sont, pour une large part une initiation de Machiavel. C'est d'ailleurs pourquoi

[42] Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, version numérique, p. 308.

les exégètes font de sa pensée la source de ce qu'ils désignent par ''la raison d'Etat''. Chez Machiavel, l'Etat est la seule condition qui soit favorable à l'existence humaine. C'est comme Aristote qui considère la ''société'' comme le cadre indispensable pour la réalisation du destin humain. Machiavel lui, ramène tous ses efforts à la conception de l'Etat comme le milieu indispensable à l'être humain.

En somme, il faut retenir que du point de vue philosophique, Machiavel a su introduire un certain nombre de problématiques qui sont, chez lui, soit une réactivation des paradigmes de l'antiquité soit un effort de création. La philosophie politique va s'en inspirer et faire de sa pensée une importante source d'enjeux philosophiques.

3.1.2. Portée politique de la pensée de Machiavel

La portée politique de la pensée peut se décliner en deux dimensions : une première concerne directement la gestion du pouvoir par les princes et une seconde concerne l'implication sociale de cette pensée. Les hommes d'Etat, bien plus tard, ce sont inspirés largement des analyses offertes à eux par Machiavel dans ses œuvres. Les préceptes qu'il y a établis sont devenus des directives du gouvernement de ces princes. C'est d'abord en France que ce fait fut remarquable. Et « à chaque fois que l'on respecta sa doctrine en France, le trône fut raffermi »[43]. En dépit de sa nature polémique, la pensée de Machiavel a donc joué un rôle important dans la consolidation de l'Etat français. Il ne fallait pas ignorer cette œuvre. Pour cela, Napoléon se transforma en fervent disciple de Machiavel. Il devint son conseiller principal. Napoléon a fait de la pensée de Machiavel la base théorique de sa gestion politique. A ce titre, il ne peut

[43] Michel BERGES, *Op., Cit.*, p. 234.

s'empêcher d'avouer ceci : « Je suis tantôt renard, tantôt lion. Tout le secret du gouvernement consiste à savoir quand il faut être l'un ou l'autre »[44].

Cet empereur est donc un élève du secrétaire florentin. Il connait aussi bien sa pensée qu'il la met en œuvre dans les strictes conditions définies par le philosophe. Et le résultat est le mieux conforme aux déductions de l'auteur du *Prince*. Car, il n'est pas inutile de signaler que Napoléon a fait grandir la France. Il lui a donné la vigueur nécessaire. Et la France est de nos jours un Etat respectable autant qu'elle l'a été depuis que Machiavel sert de conseiller à ses princes. D'ailleurs, quand on s'intéresse au statut de Napoléon, on réalisera qu'il est passé d'homme privé au prince. Sans trop exagérer, il serait le fruit entier de la pensée de Machiavel. Pour en être plus convaincu on peut se servir de cette déclaration de Napoléon : « Tacite a fait des romans, machiavel est le seul livre qu'on puisse lire »[45]. Il reconnait par - là l'entière adéquation du contenu de cette œuvre avec l'idéal politique qu'il entendait réaliser. La confirmation de la scientificité de la pensée de Machiavel n'est plus à chercher ailleurs. Il faut la définir comme pensée d'un art de gouverner. Art qui est d'ailleurs utilisable par tout politique.

Parlant de l'universalité de cette pensée, il faut aller dans l'Italie contemporaine pour en trouver une des plus belles mises en œuvre. Benito Mussolini, un homme d'Etat italien va épouser les thèses de Machiavel pour apprécier et affronter les circonstances qui coïncidaient avec son passage à la tête de cet Etat. Nul n'ignore, en tout cas pour les historiens, que Mussolini est un grand homme d'Etat.

La consolidation de l'Etat italien dans le tournant de XIXe siècle et la période mouvementée du XXe siècle est l'œuvre de ce chef d'Etat. Il sait aussi l'œuvre de Machiavel. Il l'a étudiée pour ensuite se servir des principes qui se dégagent. Ainsi, il évoque l'un d'eux en ces termes : « j'affirme que la doctrine

[44] Napoléon cite par Jean-Jacques Chevalier, *Op. Cit.,* p. 75.
[45] *Idem.*

de Machiavel est plus vivante aujourd'hui qu'il y'a quatre siècles, parce que si les formes extérieures de notre existence ont grandement changé, il ne s'est pas manifesté de profondes modifications dans l'esprit des individus et des peuples. L'élément fondamental de l'art politique c'est l'homme. C'est de là qu'il nous faut partir »[46]. La logique de Machiavel est suivie par Mussolini : il faut décrire l'homme afin de réussir à définir avec exactitude ce qu'il faut faire à son endroit. Construire donc une anthropologie qui déterminera les règles politiques. Ce qui veut dire que la connaissance de l'homme est indispensable à la réflexion politique et indirectement à l'action politique. Quand on quitte le domaine de la gestion, on peut constater que les rapports gouvernés et gouvernants ont été aussi influencés par réflexion politique de Machiavel. À cet effet, c'est la part occidentale de cette portée qui sera ici évoquée. La Révolution de 1879 est un fait politique majeur qui s'origine dans la pensée de Machiavel. La transformation des relations politiques en France s'enracine dans cette œuvre.

A la manière de Rousseau, Michel Serre, Machiavel a eu sa part de contribution posthume dans la transformation des traditions politiques en Europe et en particulier en France, à travers la Révolution. Claude Lefort fait remarquer à ce sujet que « quiconque s'est intéressé à la fortune exceptionnelle de l'œuvre de Machiavel ne peut se douter de l'influence qu'ont longuement exercé ses Discours sur les hommes qui cherchaient à combattre l'arbitraire, à défendre la fonction d'assemblées représentatives ou critiquaient la notion même du gouvernement d'un seul. De cette influence, on trouve les traces les plus vives en France, au cours du XVIe siècle dans les milieux parlementaires humanistes et de partisans de la réforme ; en Angleterre, au XVII e siècle, parmi les premières théories de la société civile ; à la veille et au lendemain de la

[46] Mussolini, Prélude à Machiavel.

Révolution française, et tant en Allemagne qu'en Italie à la fin du XVIIIe siècle»[47].

Cela peut paraitre curieux, mais c'est une réalité : la culture politique moderne est redevable à l'œuvre de Machiavel. On ne peut plus dire république sans devoir à Machiavel. On ne peut plus mettre en avant la primauté de l'Etat sans faire allusion à la pensée de Machiavel. Le respect de l'ordre politique et la séparation de la religion de la politique sont indiqués par Machiavel. Or, ce sont ces valeurs que la modernité défend à partir de la révolution française.

Louis Althusser s'inscrit dans cette logique en disant ceci : « révolutionnaire en ce que Machiavel a bien conçu la tâche révolutionnaire qui était à l'ordre du jour : la constitution d'un Etat nation, et que Machiavel pose le problème du point de vue du peuple »[48]. Pour Althusser, *Le Prince* n'est pas à peindre en noir comme la tradition philosophique l'a fait. Commentant *Le Prince, il* précisera « Le Prince ne peut être jugé que sur un seul critère : le succès […] », en précisant aussi « A condition toutefois de bien comprendre que ce résultat est lui-même défini par la tâche historique du Prince ». Louis Althusser, Machiavel et nous, Écrits philosophiques et politiques. Le Prince n'est donc pas immoral ou amoral. Il doit être en mesure de faire passer au second plan la morale commune pour épouser une efficacité morale supérieure. Machiavel dissocie les deux concepts de Morale et de Politique et affirme la primauté du second sur le premier. Cette différenciation très nette est évidemment à rapprocher de l'affirmation de Miyamoto MUSASHI : « *La vraie Voie, c'est vaincre* »

Bref, Machiavel, par sa pensée a contribué à changer la texture politique en Europe. Les grands changements politiques trouvent leur raison dans son œuvre.

[47] Claude Lefort, préface aux *Discours* de Machiavel, p. 14.
[48] Louis Althusser cité par Nizar Ben SAAD, *Op., Cit.*, p. 208.

3.2. Critique de la pensée politique de Machiavel et perspectives

3.2.1. Critique de la pensée de Machiavel

Comme tout système de pensée, celui de Machiavel a ses limites et ses insuffisances. Dans ce cas, on peut admettre avec Michel Bergès qu'il est « un penseur holiste et naturaliste du bien commun de la cité. Son œuvre étale un classicisme coloré, daté, plus tourné vers le passé que vers un avenir qu'il n'a ni connu ni deviné »[49]. L'auteur est constamment rivé sur le passé. Sa réflexion est vaste certes, mais elle est beaucoup plus étendue vers le passé.

Or, il est important pour un penseur politique de pouvoir anticiper sur le futur. L'appréciation des circonstances et l'indentification des relations qu'elles entretiennent devaient le conduire à envisager la perspective des faits politiques sur lesquels porte sa réflexion. Il est resté oublieux de ce qui pourrait s'ensuivre. Sa préoccupation centrale est celle du temps présent en référence au temps passé. Ce qui fait de sa pensée prisonnière du passé et moins préoccupée par le futur.

L'analyse politique ne peut en aucun cas tourner dos aux temps à venir, au risque d'élaborer une science éphémère qui ne tienne que théoriquement. Ce, d'autant plus que la réflexion initiale n'a pas envisagée d'étudier les évènements dans leur rapport avec le temps à venir. Sur ce point, la pensée de Machiavel souffre d'une carence qui affecte la complétude de cette œuvre. Dans la même perspective, il faut noter que la dépendance subalterne de cette pensée vis – à – vis du passé la rend davantage impertinente. Car les faits politiques antiques et leur cadre de réalisation ne sont absolument pas identiques à ce que vit notre auteur lorsqu'il concevait son œuvre.

Pour ce faire on ne peut s'empêcher de tomber d'accord avec cette remarque faite par Bergès : « une lecture compréhensive doit donc étreindre à la fois les dimensions rationnelles, les rapports de classification et de description réaliste des pratiques de pouvoir que propose le Florentin, mais, aussi les poussées de

[49] Michel Bergès, *Op. Cit.,* p. 79.

vieilles croyances qui le hantent et ses zigzags imaginatifs »[50]. Il faut comprendre par-là que Machiavel fait courir à sa pensée un risque : celui d'être un peu déconnecté de son temps et de faire du patrimoine culturel d'un autre temps le socle de sa philosophie. Alors, « avec Machiavel, traversé par cette contradiction culturelle, nous nous trouvons en présence de deux facettes d'une logique contradictionnelle et ambivalente qui enferme le texte à déchiffrer d'un univers mental aujourd'hui disparu, fondé sur une raison sauvage »[51].

L'insertion de la pensée de l'auteur du *Prince*, dans son cadre culturel manque de pertinence. Cette pertinence n'est rien d'autre que l'emprisonnement de cette philosophie dans un autre monde. En peu de mots, machiavel apprécie une époque par un autre qui lui est antérieure. Or cette antériorité comporte des lacunes qui s'expriment en termes de divergences. Ce qu'une telle démarche implique peut s'avérer préoccupant. Elle aboutirait à une formulation, d'une tendance utopique, des principes politiques. Le décalage spatio – temporel entrainera un décalage ‘’réaliste’’.

C'est d'ailleurs cette fixation au passé qui aurait conduit Machiavel à occulter la dimension économique de la vie des Etats. Il ne se pose pas la question de savoir sur quelle base économique l'Etat peut se fonder. Cette dimension si absente fait de sa théorie de l'Etat une théorie incomplète. Le politique l'a emporté chez lui, au point où il a manqué d'aborder le volet économique. Volet aussi important que même les Romains et les Grecs en ont fait une part importante des moyens de l'Etat.

Ce qu'il faut retenir sur les limites de cette pensée tant controversée, c'est qu'elle n'a pas su faire un usage raisonnable des données de l'histoire. Elle a donné le pas au passé sur le présent. Et la conséquence en est que l'auteur du Prince n'a pas pu envisager l'avenir politique. La question est alors posée de savoir si, précisément, le moment machiavélien de la science et de l'action

[50] *Ibid.,* p. 265.
[51] *Idem.*

politiques ne consisterait pas à faire, plus ou moins explicitement, de la technique elle-même une éthique, voire l'éthique en soi, en présentant comme étant fondée dans la nature des choses elles-mêmes (politiques et anthropologiques ici) l'exclusivité du point de vue descriptif de la logique de la puissance, ce qui exprime et masque tout à la fois un choix normatif qui s'oppose à la normativité des logiques de la connaissance (spéculative) et de la reconnaissance (pragmatique). Le conférencier accorde alors que la pensée de Machiavel opère bien une telle généralisation de la réduction technique de toutes choses, jusqu'à la condition humaine elle-même (ce en quoi consiste précisément la « condition de l'homme moderne » selon H. Arendt), en insistant sur la difficulté principielle que cela pose au lecteur et au commentateur de la pensée de Machiavel, qui se trouvent écartelés entre deux interprétations possibles de l'œuvre du penseur et mêmes deux attitudes à son égard (si l'on met à part son rejet pur et simple).

Soit l'on est fasciné par ce que dévoile la pensée de Machiavel à propos de son objet (la conflictualité irréductible de la condition politique et même naturelle des hommes), mais aussi par sa démarche (l'analytique empirique des passions, en rupture avec le discours métaphysique de la raison), et l'on fait du choix épistémologique d'une telle méthode d'étude une thèse ontologique portant sur la nature des choses étudiées. Soit, tout en reconnaissant les vertus d'un tel point de vue (la mise en évidence de la spécificité de l'art politique mais aussi de l'irréductibilité de la condition guerrière), on en pointe les inévitables limites et même les pathologies qui en découlent lorsque, précisément, il s'oublie comme point de vue particulier et prétend à la supériorité et même à l'exclusivité sur les autres démarches possibles, comme il apparaît dans le discours de la modernité qui prétend à la neutralité axiologique du point de vue technique pour en imposer la logique à toutes les dimensions de l'expérience que l'homme fait du monde, d'autrui et de soi.

3.2.2. Perspectives de la pensée politique de Machiavel

Le XXIe siècle est l'époque où la gestion du pouvoir se veut le plus démocratique. Or, « la démocratie n'était pas en effet, l'objet de Machiavel ni sa préoccupation ». Cela montre « une inactualité, indéniable, indispensable de Machiavel pour la philosophie politique contemporaine »[52]. Alors de ce point de vue, vers la fin de nos investigations, il faut dire qu'il est important de promouvoir ce type de gouvernement. Ce gouvernement du plus grand nombre semble être la prédilection dans les temps qui courent. Les aspirations de divers peuples se confondent dans ce grand désir de la démocratie. Ceci s'explique, dans une certaine mesure, par le fait que : d'abord, la démocratie implique l'égalité des citoyens. Dans une démocratie, tous les citoyens sont égaux. Ceci est valable quant à l'exercice du pouvoir et aussi en termes de considérations vis – à – vis du droit. Une telle politique mérite d'être encouragée même si cela ne va pas directement à l'encontre de la pensée de machiavel. Il faut permettre aux uns et aux autres de pouvoir participer à la gestion du pouvoir de manière à ce qu'ils vivent de fond en comble la réalité politique.

Ensuite, la démocratie est le règne par excellence de l'expression de toutes les libertés. Les libertés civiles telles décrites par Montesquieu trouvent ici le lieu de leur éclosion et de leur épanouissement. Tout citoyen doit pouvoir aller et venir comme il veut. L'Etat de droit est la toile de fond de toute idée de démocratie. Le dernier mot revient au peuple et la loi est la seule autorité dont le jugement est recevable. D'une manière ou d'une autre, la démocratie, si elle était développée comme étant une idée fondamentale chez Machiavel, elle viendrait faire de sa réflexion une des plus riches et constantes.

Il peut d'ailleurs sembler d'autant plus urgent de demander ses titres de validité à une telle réduction techniciste de la condition humaine et même mondaine que l'époque contemporaine semble s'installer dans un état de guerre perpétuelle (potentielle ou actuelle). En effet, si la lecture de Machiavel est

[52] Marie Gaille NIKODIMOV, *Op. Cit.*, p. 72.

susceptible de produire des effets de lucidité et de responsabilité à l'encontre des illusions d'un pacifisme radical, qui confond la politique avec le droit, et même avec la morale, en voulant inféoder l'art de gouverner et même celui de faire la guerre aux seules normes juridiques et éthiques (comme le font toutes les colombes), le cynisme cultivé (dans les deux sens du terme) que peut engendrer la fréquentation préférentielle et surtout exclusive d'un tel réalisme ne produit-il pas des effets d'opacité et donc d'irresponsabilité en légitimant, de façon plus ou moins euphémisme, la logique du prétendu droit du plus fort et du plus rusé ? C'est ainsi que s'est trouvée finalement posée la question de l'incidence historique de la pensée machiavélienne dans le contexte cosmopolitique contemporain, où elle semble bien devoir justifier, pour le moins, la séparation protectionniste des Etats-nations, et même des civilisations maintenant, essentiellement soucieux de leur conservation, voire, pour le pire, leur expansion impérialiste, au nom de « la guerre préventive » ou encore de « l'agression défensive », comme l'a évoqué le conférencier à la fin de son exposé en attirant l'attention sur l'ambiguïté du discours de Machiavel et de l'interprétation que l'on peut en proposer.

Conclusion

En somme, il faut retenir que chez Machiavel, la capacité du Prince à maîtriser la contingence et les imprévus politiques lui permet de mener une politique efficace, donc bonne. Pour ce faire, il doit trouver un juste équilibre entre la *virtù* et l'usage de la violence. Le prince doit être respecté tout en étant craint pour maintenir son autorité et conserver son pouvoir. Il faut donc « être renard pour connaitre les rets et lion pour effrayer les loups »[53]. Il poursuit : ceux qui ne sont que lion n'y entendent rien. Si Machiavel reconnait la nécessité d'un État fort et d'un prince prêt à conserver son pouvoir par l'usage de la force, cela doit être justifié. Car si la politique consiste dans la conquête et conservation du pouvoir, il y a deux moyens pour y arriver, la loi qui est propre à l'homme et la force, propre aux bêtes. Le prince doit savoir jongler entre l'usage des lois et de la force. De fait, pour Machiavel, ce qui motive l'action du prince c'est l'instauration d'un État nouveau et l'élaboration de bonnes lois pour la multitude, le prince étant lui-même au-dessus de la morale et ne pouvant être jugé que sur la base des résultats de son action. Car, peu importe ici les moyens employés, c'est le succès ou la finalité qui compte.

Selon Machiavel, la dualité absolue entre le bien et le mal n'existe pas en politique. Ainsi, pour l'auteur, l'art politique enseigne au prince à bien user du mal « car, tout bien considéré, il trouvera quelque chose qui semble être vertu, et en la suivant ce serait sa ruine ; et quelque autre qui semble être vice, mais en la suivant, il obtient aise et sécurité »[54]. Comment admettre sans répulsion que le mal puisse parfois être à l'origine du bien ?

Il convient de préciser que Machiavel ne fait pas abstraction de la morale. Il soutient seulement que pour la sauvegarde et le maintien de l'État, le prince peut être amené à recourir à tous les moyens possibles pour atteindre ses fins : « ne pas

---

[53] cf. Le prince Ch XVIII

[54] Machiavel, *Op. Cit.,* p. 76,85.

s'écarter du bien s'il le peut mais savoir entrer dans le mal s'il le faut ». Dès lors, si le recours à la force paraît légitime au cas où l'on poursuivrait un idéal politique, alors il faut en déduire qu'elle est d'une très grande importance pour la survie d'un Etat. En effet, dans ses actions, l'autorité légitime peut recourir, si cela s'avère nécessaire, à la force pour préserver l'intégrité territoriale du pouvoir. C'est pourquoi dans la liste des qualités et des défauts du Prince, Machiavel demande à ce que le prince possède à la fois « la ruse du renard », pour se jouer de la méchanceté humaine, et la « force du lion », pour être « plus sûr d'être craint que d'être aimé »[55]. Tout en s'accordant sur le fait que l'emploi de ces qualités ne doit pas servir l'intérêt particulier du Prince mais bien l'intérêt général, cette légitimation de l'action de l'homme d'État en fonction de la seule nécessité, n'engendre-t-il pas cependant un prince calculateur et méfiant ?

D’ailleurs, les vulgaires (le peuple) apprécient ce qu'ils voient Seule la minorité réfléchit. En ce sens, tous les moyens employés dans le but de conquérir et de maintenir le pouvoir seront jugés bons. Le prince doit user à bon escient de l’« apparaître » afin de pouvoir gagner l'estime de son peuple ; c'est-à-dire paraître sous la forme d'une autorité forte et vertueuse.

[55] *Ibid.,* p. 76.

Références Bibliographiques

1- Ouvrages spécifiques

MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, trad. Et présentation de NIKODIMOV Marie Gaille, Paris, Le livre de Poche, 2009, 128 pages.

MACHIAVEL Nicolas, *Histoire de Florence*, Paris, Maisonneuve, 1789, 442 pages.

MACHIAVEL Nicolas, *L'Art de la guerre*, Paris, Flammarion, 2011, 336 pages.

MACHIAVEL Nicolas, *Discours sur la première décade de Tite- Live*, trad. Toussaint Guiraudet, Paris, Bibliothèque Berger- LEVRAULT, 1980, 576 pages.

2- Ouvrages généraux

BEN SAAD Nizar, *Machiavel en France des Lumières à la Révolution*, Paris, Harmattan, 2007, 286 pages.

BERGES Michel, *Machiavel un penseur masqué ?*, Bruxelles, Editions Complexe, 2000, 392 pages.

CORCUFF Philippe, « Merleau – Ponty ou l'analyse politique au défi de l'inquiétude machiavélienne », in Les études philosophiques, No 57, 2001, 203 pages.

CORCUFF Phillipe, *Les Grands penseurs de la politique*, Paris, Nathan, 2000, 126 pages.

ION Cristina, « L'envers du politique, Le secret politique chez Machiavel », in *Cité*, No 26, 2006, 26 pages.

NIKODIMOV Marie Gaille, *Machiavel et la tradition philosophique*, source : http : //hal.archives-ouvertes.fr, 196 pages.

RENAUDET Augustin, *Machiavel*, Paris, Gallimard, 1942, 320 pages.

ROUX Emmanuel, *Machiavel, la vie libre*, Paris, Raison d'agir, 2013, 265 pages.

SYCKAM Marc, *Machiavel*, Paris, éd. Sterne, 1988, 310 pages.

WEBER Max, *Le savant et le politique*, Paris, Plon, 1959, 186 pages.

ZANCARINI Jean-Claude, « Se pourvoir d'armes propres » : Machiavel, les péchés des princes et comment les racheter », in Astérion, 2009, 378 pages.

3- Autres documents

ARISTOTE, *Les Politiques*, Paris, Vrin, 1978, 492 pages.

BARAQUIN Noëlla, BAUDART Anne, et *al*, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, PUF, 2010, 543 pages.

DUMORTIER, F., Klein, J. et Guy Lafon, P., *La politique peut-elle être morale* ? Les cahiers d'Alèthe, Paris, 1992, 90 pages.

HOBBES Thomas, *Léviathan*, Ed. Dalloz, Paris, 1999, 780 pages. LALANDE André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, P.U.F., 2010, 1323 pages.

MENISSIER Thierry, « Philosophie politique et anthropologie de la férocité », in *Raisons politiques*, No 9, 2003, pages 19-31.

MONCINI V., « Machiavel (1469-1521) », in *Encyclopédia universalis*, corpus 14, Paris, 1992, pages 173-176.

NEMO Philippe, *Histoire des idées politiques aux temps modernes et contemporains*, Paris, PUF, 2013, 1440 pages.

PISIER Evélyne, Chatelet François, et al, *Histoires des idées politiques*, Paris, PUF, 1996, 832 pages.

RICŒUR Paul, « Ethique et politique », *in Esprit*, n°5 /Mai 1985, p.1-11.

RICŒUR Paul, « paradoxe politique», *in Esprit*, 1957, p.721-745.

ROUX-LANIER Catherine, BESNIER Jean-Michel, et *al*, *Le Temps des Philosophes*, Paris, Hatier, 1995, 640 pages.

Table des matières

Dédicace ..... **I**

Remerciements ..... **II**

Sommaire ..... **III**

Résumé ..... **IV**

Introduction **1**

Chapitre 1 : Clarification conceptuelle et contexte de rédaction de l'ouvrage **4**

1.1. *Fortuna* et *virtù* 4

1.1.1. *Fortuna* 4

1.1.2. *Virtù* 6

1.2. Aux origines de la pensée politique de Machiavel 7

1. 2.1. Le contexte politique 7

1.2.2. Le contexte philosophique 10

Chapitre 2 : Machiavel : conquête et gestion du pouvoir **13**

2.1. L'acquisition du pouvoir 13

2.1.1. La fortune et les armes d'autrui comme moyen d'acquisition du pouvoir 13

2.1 . 2 . Acquisitions au moyen des armes et la *virtù* 16

2.2. Maniement du pouvoir 17

2.2.1. Les qualités nécessaires au prince 17

2.2.2. De la gestion du pouvoir politique 22

Chapitre 3 : Portée et perspectives de la pensée politique de Machiavel **24**

3.1. Portée du machiavélisme politique 24

3.1.1. Portée philosophique du machiavélisme 24

3.1.2. Portée politique de la pensée de Machiavel 27

3.2. Critique de la pensée politique de Machiavel et perspectives 31

3.2.1. Critique de la pensée de Machiavel 31

3.2.2. Perspectives de la pensée politique Machiavel 34

Conclusion **36**

Références Bibliographiques 38
Table des matières 40